

L'émancipation

Alexandre le fou de Pedro Pires

Luc Laporte-Rainville

Volume 38, Number 1, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92315ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2020). Review of [L'émancipation / *Alexandre le fou* de Pedro Pires]. *Ciné-Bulles*, 38(1), 45–45.



Alexandre le fou

de Pedro Pires

L'émancipation

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Il y a 15 ans, alors qu'il travaillait sur un navire marchand au cœur de la mer de Chine méridionale, Alexandre subit les attaques d'un démon nommé psychose. Depuis, ce schizophrène, chevelure rebelle et pipe au bec, cherche à retrouver l'alacrité de son existence antérieure. Légèrement apaisé par ses visites chez le psychiatre, l'ancien marin a désormais un objectif en tête : trouver une femme qui saura l'aimer tel qu'il est. Un désir légitime que partage sa grand-maman, elle qui souhaiterait tant que son petit-fils soit heureux.


À lire ces lignes, on pourrait croire qu'**Alexandre le fou**, dernier film du plasticien Pedro Pires (**Danse macabre**, 2009), est une fiction mariée aux envolées poétiques d'une odyssée : les aventures en mer, la vésanie, le retour à la maison, l'amour, etc. Or, il s'agit d'un documentaire, mais d'un documentaire hautement narratif qui n'hésite pas à plonger dans les fantasmes, lorsque cela est nécessaire. Ainsi, au-delà des passages convenus et didactiques, il y a dans ce film plusieurs moments surréels illustrant la perception subjective qu'Alexandre a du réel. C'est le cas de ce segment où le protagoniste, en proie à quelques hallucinations, voit de l'eau se répandre dans le

couloir d'un immeuble. Cet instant, étincelle poétique des plus saisissantes, offre la chance à Pires de faire ressentir au spectateur une distorsion de la réalité de l'univers mental d'Alexandre. Or, une approche rigoureusement documentaire n'aurait pas permis un tel délire visuel ; aussi, c'est avec témérité que le cinéaste recourt à l'imaginaire pour se rapprocher de l'état schizophrénique.

Ce parti pris s'inscrit dans une certaine tendance de l'histoire du cinéma au Québec. Rappelons que les fictions québécoises des années 1960 ont souvent pigé à même les caractéristiques du documentaire (comprendre : le cinéma direct) afin de proposer des univers authentiques. Cette rencontre de deux esthétiques distinctes, que Gilles Marsolais nomme « pollinisation », a donné naissance à plusieurs joyaux de notre cinématographie ; par exemple, **Entre la mer et l'eau douce** de Michel Brault (1967). Cependant, Pires, en formaliste astucieux, bouleverse la tendance instaurée, suggérant l'équivalent cinématographique de l'anastrophe. Ce n'est plus la fiction qui s'inspire des caractéristiques du documentaire, mais l'inverse. Une permutation qui, néanmoins, conserve le même objectif, soit un souci prégnant de véracité.

Cette liberté que s'octroie le cinéaste s'harmonise au désir d'émancipation d'Alexan-

dre. Car **Alexandre le fou** est une célébration de sa quête libératrice vis-à-vis d'une maladie qui l'emprisonne en lui-même. Et l'affranchissement souhaité passe par un retour à une vie sociale plus équilibrée. Parce que bien avant que la schizophrénie n'ait causé ses ravages, Alexandre était un homme sociable, marié et père d'un garçon. Aujourd'hui, tout ceci a été avalé par un immense gouffre qui, affamé, l'engloutit toujours davantage. Mais l'ancien marin n'a pas dit son dernier mot : il veut trouver une amoureuse, reprendre contact avec son fils, jouir d'une vie plus épanouissante à l'aide de son thérapeute. En découle une soif de « normalité » qui rappelle étrangement les réflexions formulées par Hubert Aquin dans son roman *Prochain Épisode* (1965) : « La psychiatrie est la science du déséquilibre individuel encadré dans une société impeccable. Elle valorise celui qui s'intègre et non celui qui refuse [...] ». Mais alors que l'écrivain voyait dans le conformisme un frein au bonheur individuel, Alexandre, lui, y voit un possible retour à la sérénité, un apaisement.

Certes, tout n'est pas rose dans le cheminement de cet homme et ce sont justement les différents obstacles rencontrés qui rendent le film si poignant. Et à l'instar d'un paysage hiémal, le film n'a de cesse, après son visionnement, de nous hanter par sa beauté saturnienne. De quoi alimenter les discussions dans les chaumières pendant un moment. 



Québec / 2019 / 65 min

RÉAL., IMAGE ET PROD. Pedro Pires SCÉN. Pedro Pires et Josiane Lapointe SON Benoît Leduc MUS. Paul Bisson MONT. Pedro Pires, Sylvia De Angelis et Sophie Leblond DIST. Maison 4:3